

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

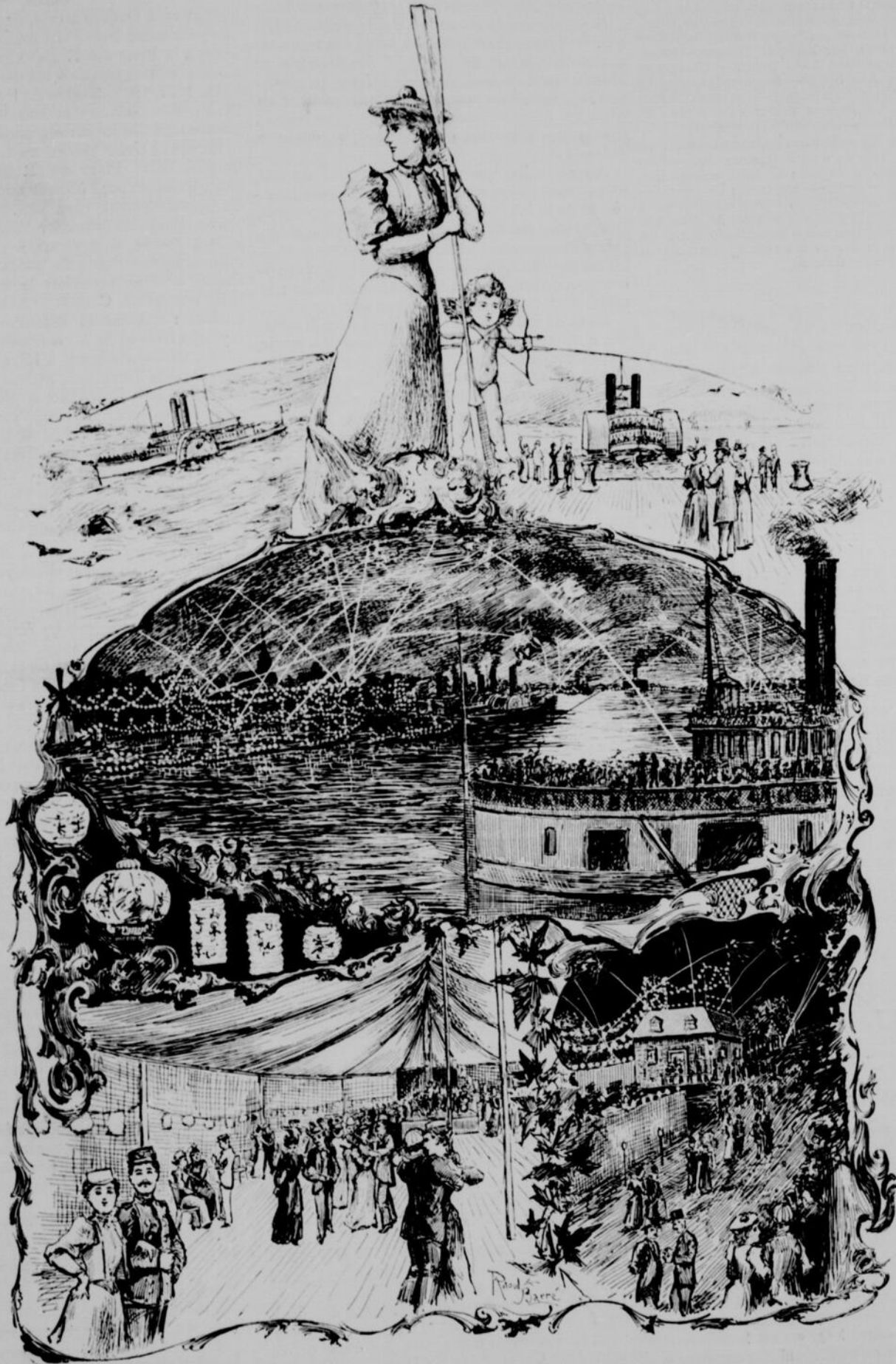
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 539—SAMEDI, 1^{ER} SEPTEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FÊTE DE NUIT A BOUCHERVILLE
MONTREAL. — LA 22^E CONVENTION DES INGÉNIEURS-POMPIERS—Dessin de R. Barré

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 1ER SEPTEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE : Causerie : Le mauvais esprit, par Marie-Louise d'Alq. — Ottawa capitale, par Benjamin Sulte. — Mon lexique, par Augustin Lellis. — La convention des pompiers. — Carnet du MONDE ILLUSTRÉ — Poésie : Les foins, par Jules Lanos — Nouvelle canadienne : Un problème d'échecs (avec gravure), par Régis Roy. — Astronomie : Les communications avec mars, par J. V. — Question historique. — Vengeance de marin. — Poésie : Le nom, par Sully-Prudhomme. — Nouvelle : Le repentir, par François Tujague. — Actualité géographique, par A.-L. Leroy. — Usages et coutumes, par Ann Sèph. — Notes et faits, par Le chercheur. — Nouvelles à la main. — Les jeux d'échecs et de Dames. — Choses et autres — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : La 22e convention des ingénieurs-pompiers à Montréal : La fête de nuit à Boucherville. — Portraits : M. Zéphirin Benoit ; Le lieutenant-colonel Stevenson ; L. A. d'Amour. — Montréal : Le parc Logan — La 22e convention des ingénieurs-pompiers à Montréal ; Poste du coin des rues des Allemands et Ontario ; Poste du square Chaboillez ; Poste du square Dalhousie ; Vue prise à l'encoignure des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-VINGT-TROISIÈME TIRAGE

Le cent-vingt-troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'AOUT), aura lieu samedi, le 1er SEPTEMBRE, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.



LE MAUVAIS ESPRIT



Vous connaissez comme moi des personnes fort aimables, des enfants charmants, des femmes délicieuses, des hommes intelligents, à qui cependant il y a quelque chose qui nuit et se met en travers de leur destinée.

Souvent, trop souvent, ils deviennent si désagréables personnages que toute

relation avec eux craque ! Qu'y a-t-il ?

C'est le mauvais esprit qui souffle sur eux dans ce moment là, sans qu'ils s'en doutent, et surtout sans qu'ils veuillent s'en douter ; on les voit alors, sous l'empire de cet esprit du mal qui s'empare

d'eux, briser des carrières, rompre les liens les plus sacrés, renoncer à l'intérêt personnel qui est cependant si cher, et sans même qu'il soit besoin d'aller aussi loin, se rendre la vie aussi désagréable que possible.

Ce n'est pas un défaut que l'on puisse corriger, et c'est en vain qu'on l'appelle entêtement, mauvaise tête, égoïsme, autocratie, tyrannie, taquinerie, etc., quand c'est simplement un souflement, une inspiration détruisant tout le bon que l'on a en soi, et portant à mal faire.

Quel est l'herbe ou la poudre, la vertu qui peut en être l'antidote, la guérison, le préservatif ?

Si j'étais une de ces marraines de contes de fées qui, envoyées près des berceaux des nouveaux nés avaient le pouvoir de les doter de fortunes les plus diverses, de qualités ou de défauts, je souhaiterais à mon filleul pour son bonheur, ce qu'on appelle un heureux caractère, une heureuse nature, c'est-à-dire d'être toujours satisfait, et de savoir céder.

Au contraire à celui à qui je voudrais du mal, ce ne serait ni des revers de fortune, ni des succès, ni de la laideur, ni même une mauvaise santé, que je léguerais, mais cette humeur inquiète, cet esprit grincheux qui n'admet d'accommodement avec le ciel pas plus qu'avec l'enfer, qui ne sait faire de concession, qui trouve à redire à toute chose ; jamais satisfait, partant jamais heureux.

La santé influe bien sur le caractère, mais savoir céder, tolérer, admettre, être indulgent, consentir, ne pas toujours exiger, regimber, s'obstiner, procurer dans la bonne comme dans la mauvaise fortune le quantum de bonheur que nous pouvons espérer. Que sont les richesses et les succès, si nous y goûtons avec une âme pessimiste, sombre, insatiable ?

Ces caractères grincheux sont gênés partout dans la vie, et ils passent leur existence à récriminer, blâmant sans cesse, s'épuisant à vouloir, eux, faibles atomes, réformer le genre humain.

L'esprit de critique fait partie du mauvais esprit. Malheureusement on l'entend souvent prôner de par le monde ; on se vante de le posséder, on flatte ceux qui le possèdent.

L'homme est littéralement aveugle sur lui-même ; il l'est aussi sur son semblable. Si chacun savait ce que son prochain dit de lui, il crierait "au mensonge, à la fausseté." Il se croit tout le contraire et il l'est peut-être. Que de fois nous entendons une personne dire d'une autre : "Elle a tel et tel défaut, moi d'abord, je ne dis jamais du mal de personne." Et précisément elle en dit au même moment. On dirait que la femme de nos jours, alors que la pensée divine ne la domine pas, engendrée par la folie, nourrie par la mobilité, n'a eu d'autre instituteur que le caprice.

L'observation enseigne que certaines différences de caractère et surtout d'éducation ne séparent pas absolument les bonnes femmes des mauvaises : n'avoir ni ses idées ni même ses fautes en propre devrait, ce semble, courber l'orgueil et enseigner l'indulgence.

Les femmes manquent généralement d'esprit de charité et de justice dans leurs relations. — Toute amitié féminine qui n'est pas le premier épanouissement des jeunes âmes, passionnées pour leurs compagnes, faute de pouvoir encore autrement aimer, n'est le plus souvent qu'un semblant.

Glissez dans la plus belle de ces amitiés une jalousie de rang ou de beauté, et écoutez ensuite les paroles de la moins favorisée des deux intimes ; vous reconnaîtrez vite que la meilleure voit en gros les moindres faiblesses de son amie ; et si la belle loi de charité n'impose pas l'indulgence à ses paroles, vous retrouverez jusque dans ses louanges le je ne sais quoi de calin de la chatte qui fait patte de velours afin de plus joliment griffer.

Je ne crois pas, en toute ma vie, avoir rencontré une femme, même bonne et sincère, qui m'ait paru juger justement une autre femme.

La différence des destinées terrestres des deux sexes, fruit de la grande faute féminine, nous semble merveilleusement commentée par cette parole de saint Jean Chrysostôme : "Dieu a dit à l'homme "Tu travailleras !..." et à la femme, comme à la plus coupable, il a répété : "Tu seras triste !"

MARIE-LOUISE D'ALQ.

OTTAWA CAPITALE



Es qu'il y eut un premier colon établi sur le promontoire où s'élève aujourd'hui le parlement, cet homme composait la population d'une ville, et cette ville voulait être la capitale du Canada.

En 1830, Philemon Wright disait, en pleine Chambre

législative, à Québec même, que le site d'une capitale pour notre pays était tout près de Hull, c'est-à-dire à la Place des Rideaux, selon le terme usité alors, et encore jusque à ces dernières années.

En 1837, les habitants de Bytown demandaient l'union des Canadas et offraient leur bourgade comme chef-lieu de cette grande colonie.

Lorsque l'Union devint un fait réalisé, en 1841, les gens de la Place des Rideaux pétitionnèrent énergiquement pour obtenir que l'on fixât le siège du gouvernement chez eux. Ils remontraient contre l'usage de promener l'administration d'une ville à l'autre, et, prenant à partie chacune des villes ainsi favorisées, ils prouvaient que pas une d'entre elles ne possédait la qualité suprême : le point central du Canada. Avec Diderot, ils s'écriaient : "Avoir la capitale au bout de son royaume, c'est avoir le cœur au bout des doigts."

Le parlement siégeait à Kingston. Le gouverneur Poulett Thompson, gendre de Baring, venait d'être créé lord Sydenham et était omnipotent. Il se prononça pour Bytown, promettant de faire accepter le projet par le ministère anglais. Voyez-vous les choses qui s'en seraient suivies si, en 1843 ou 1844, nous avions eu Bytown pour capitale !

Un jour que lord Sydenham faisait une promenade à cheval, il tomba, mourut le lendemain, et le rêve des Rideaux s'évanouit.

En 1849, les troubles de Montréal rendirent l'espoir aux entreprenants citoyens de Bytown. A partir de cette date, ils ne cessèrent de prier, de solliciter, d'écrire, de parler, de demander audience, d'envoyer des messagers en Angleterre, à Toronto, à Québec, — partout ! aussi, lorsque, en 1858, la reine se décida en faveur de la petite ville perdue sur les bords de l'Ottawa, au fond des forêts et des montagnes, je me rappelle que personne ne voulait en croire ses oreilles.

Et cependant, la bourgade n'était guère en état de recevoir un gouvernement ! Ni trottoirs, ni égouts, ni aqueduc, ni pompes à incendie, ni maisons confortables, ni rien, en un mot. Je me vois encore faisant aller la brimbale du coin de la rue pour sortir du puits un seau d'eau que j'apportais fièrement à la maison. On trouvait dans le même magasin des parasols, des bûches, des catéchismes, des harnais, des plumes d'autruche, des pommes de terre, des fleurs artificielles, des socs de charrue — *general stores*, comme il s'en rencontre dans les campagnes.

Mais l'ambitieuse petite ville est parvenue à ses fins. Elle nous montre aujourd'hui les splendeurs de ses édifices, le charme de ses pelouses et de ses parcs, son admirable système de voitures électriques, ses trottoirs incomparables, tout comme si elle avait été élevée dans le luxe.

Je faisais ces réflexions, hier, en me promenant avec une jeune fille de soixante-et-sept ans, alerte et joyeuse, qui est le premier enfant né à Bytown, une demoiselle O'Connor, maintenant Mme Friel : catholique et parlant bon français.

Benjamin Sulte

Le sot n'est qu'un homme placé hors de sa destination. La nature n'a rien fait d'inutile. Si le gazon n'est pas le chêne, il n'entre pas moins comme être nécessaire dans le plan de la création. — GOLDWIN.

MON LEXIQUE

A L'INCONNU DE MA SYMPATHIE

Il ne me coûte pas cher : une piastre et cinquante centimes. Je l'ai acheté, en février dernier, chez Granger sur la rue Notre-Dame, et le com-
mis m'a dit que c'est un étudiant qui l'a mis en
vente. C'est un gros volume français latin, de
huit cent cinquante pages, par Noel, avec un beau
couvert de cuir poli, brun et nuancé. Le temps
et l'usage ont imprimé leur cachet sur ses feuilles
jaunies, mais il n'a pas été déchiré. C'est peut-
être le livre de son père, ou même de son grand-
père, que l'enfant a cédé au destin.

Sur la tranche, je découvre deux initiales en
groses lettres : P. C. Que signifient-elles ?...
Pour biffer son nom écrit sur la première page, le
propriétaire s'est servi de gomme arabique. Je
ne puis voir à qui il a appartenu, mais je voudrais
bien le savoir. Je gratte et je lis : *Dictionnaire*
à l'usage de Louisiana... je vais trouver le nom
tant désiré. Je gratte encore, mais, illusion ! les
signes du nom de famille sont soigneusement ef-
facés.

Je feuillette désappointé et j'appelle deux fois
Louis écrit sur la marge. Je feuillette encore et
j'aperçois une belle pensée, parée de toute la viva-
cité des couleurs de ses pétales veloutés. Je songe
un instant et je continue... En voici une autre
aussi coquette, puis une troisième, splendide
comme un astre comparée à ses deux sœurs.

Je forme un bouquet que je dépose délicatement
dans un écrin pour le conserver : gracieux
souvenir de l'inconnu qui cueillit ces fleurs, et
sema ses pensées, ce sont les fleurs que j'aime le
plus : je l'ai déjà chanté...

Qu'est-ce qui a pu porter cet étudiant, qui aime
l'étude, je le crois, à se désister de ce livre précieux
qui lui a procuré des jouissances si douces, en lui
donnant la clef du génie de Cicéron ? Quelle in-
fortune l'a forcé à l'accomplissement de ce grand
sacrifice ?

Lorsque je l'acquis, moi, il me sembla que d'au-
tres horizons s'ouvraient à mon âme.

O langue bénie de l'Eglise ! belle et sublime !
douce et harmonieuse ! ô chant des divines amours
si suaves ! si consolantes !

Je le possède ce volume regretté, et qui pourra
me l'ôter désormais !...

Hélas ! les mêmes causes produisent les mêmes
effets, et je veux, seulement, jeune homme, être
aussi tenace que toi. Si ces lignes tombent sous
ton regard, mon confrère, dis le moi donc, je t'en
prie, car je tiens à t'offrir, de tout mon cœur, le
libre usage de ton lexique. Je te le passerai,
nous étudierons à deux.

Il est à mes yeux inappréciable ; il ne m'appar-
tient qu'à demi. Je te dois bien encore quelque
chose n'est-ce pas ?...

Augustin Lellis.

LA CONVENTION DES POMPIERS

(Voir gravures)

Il y a quelques jours, a eu lieu à Montréal la
grande convention des pompiers américains et can-
adiens. C'étaient pour la première fois que cette
convention avait lieu en dehors du territoire des
Etats de l'Union.

Environ sept cents chefs étrangers étaient pré-
sents, et quelques-uns ayant amené avec eux leurs
femmes et leurs enfants, le nombre des visiteurs se
montait à un millier environ.

La bienvenue leur fut souhaitée le 14, dans la
salle des fêtes du Windsor, où l'honorable M.
Chapleau, et M. Villeneuve, maire de Montréal,
prononcèrent d'éloquents discours.

Rien n'a été épargné pour recevoir dignement
ces braves soldats du feu. Les postes des pom-
piers étaient splendidement décorés. Les postes de
la rue Ontario, de la rue Saint-Gabriel, des squares

Dalhousie et Chaboillez, étaient surtout remar-
quables par le bon goût qui avait présidé à leur
décoration.

Le programme des amusements était aussi, bien
amplement chargé : revue des pompiers, prome-
nade et lunch sur la montagne, exposition d'appa-
reils à incendie au patinoir Victoria, réception au
Parc Schmer, promenade sur le lac Saint-Louis et
descente des rapides à Lachine, fête de nuit à
Boucherville, en un mot, tout ce qu'il a été pos-
sible d'imaginer a été mis en œuvre pour graver
dans l'esprit de nos visiteurs un souvenir ineffa-
çable de leur séjour à Montréal.

La fête sur la montagne a été splendide, et les
Américains ont été émerveillés du panorama en-
chanté qui se déroulait devant leurs yeux.

La promenade à Lachine et à Boucherville a
également été superbe, et les fêtes de nuit qui ont
été données dans cette dernière ville resteront jus-
tement célèbres.

La revue finale des pompiers sur le Champ-de-
Mars a révélé aux Américains la bonne organisa-
tion de notre département du feu, leur prouvant
qu'il n'a absolument rien à envier aux autres ins-
titutions étrangères du même genre.

A la dernière séance de la convention, l'hon. M.
Chapleau fut élu président honoraire et M. Be-
noit, notre digne chef, président de l'Association
des Pompiers Américains. Ces deux élections ont
été saluées par des applaudissements unanimes, et
sont une digne réponse aux insinuations malveil-
lantes du *Herald* contre notre brigade.

Le chef Benoit est né à St-Jean-Chrysostôme,
le 5 mars 1850, et reçut son éducation à l'école
publique de St-Rémi, comté de Napierville. A
l'âge de 14 ans, il partait pour New York où il
prit des leçons d'anglais pendant quatre ans. A
l'âge de 18 ans, il revint au Canada et s'engagea
comme commis dans une épicerie de Montréal,
mais voyant qu'il n'avait aucun attrait pour ce
genre de commerce, il entra dans la brigade du
feu, alors sous le commandement du chef Penton.
Le 15 août 1875, la ville de St-Henri avait besoin
d'un homme habile pour organiser son départe-
ment du feu, M. Benoit fut choisi et resta chef
de la brigade de l'endroit pendant treize ans.



M. L. D'AMOUR

En 1888, le nouveau président de l'Association
Nationale des pompiers, devint chef du départe-
ment de Montréal. On ne pouvait choisir un
homme plus compétent. Il serait trop long d'é-
numérer ici tous les actes de bravoure qu'il a faits.
D'ailleurs ses états de service sont connus de tous.
Depuis sa nomination comme chef de notre ville,
il y a eu de grands changements, et c'est grâce à
son énergie et à son esprit d'entreprise, si nous
avons aujourd'hui une brigade qui peut rivaliser
avec celle de n'importe quelle autre ville étrangère.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs,
en souvenir de cette grande convention, les pho-
tographies du chef Benoit, président de l'Associa-
tion Nationale des Pompiers ; du lieutenant-colonel
Stevenson, président du comité du feu de Mont-
réal, et de M. L. D'Amour, secrétaire de ce départe-

ment, ainsi que plusieurs vues de quelques-uns
de nos postes décorés à l'occasion de la grande con-
vention. Nous avons consacré notre première
page à un fort joli dessin, représentant les fêtes
de nuit à Boucherville, et dû à la plume de M. R.
Barré, jeune artiste de grand talent à qui ses tra-
vaux actuels font pressager le plus brillant avenir.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRE"

On dit que la session fédérale sera ouverte le
15 janvier prochain.

* *

Le pape a écrit à M. Tarquet, ancien sous se-
crétaire d'Etat, une lettre dans laquelle Sa Sain-
teté confirme son adhésion à la République fran-
çaise.

* *

Une dépêche de Berlin annonce que Dowe, in-
venteur de la fameuse cuirasse à l'épreuve des
balles, a été blessé, par une balle qui a traversé la
cuirasse.

* *

M. l'abbé L.-J. Gayon, de Saint-Eustache, comté
des Deux-Montagnes, et chanoine honoraire de la
cathédrale de Montréal, est décédé le 21 août,
après trois mois de maladie.

* *

Le jour du Travail, il y aura grand pique-nique
de la société Saint-Vincent de Paul, section
Sainte-Marie, à l'île Sainte-Hélène. Les bénéfices
seront pour les pauvres de cette paroisse.

* *

Le 20 août dernier, un incendie se déclare dans
les écuries de M. Tourville, à Pierreville, et se
communique aux maisons voisines. Les pompes
sont insuffisantes pour résister à l'incendie qui dé-
truit trente maisons et cause de grands dommages
à l'église et au presbytère.

* *

Le Très Révérend Père Boulanger, supérieur
général des Dominicains, est actuellement aux
Etats-Unis, visitant les différents établissements
de son ordre. Il prêchera à l'église Notre Dame,
le 9 septembre, à la grand-messe qui sera célébrée
par Mgr Fabre. On dit que le Rév. Père est un
des meilleurs orateurs de la chaire.

* *

Le diocèse de Pékin, Chine, contient 38,639
catholiques. On y trouve 23 prêtres européens
de toutes nationalités, dont deux anglais, 24 prê-
tres chinois, 13 frères arabes, 31 sœurs de charité.
Un monastère de trappistes contenant 44 moines y
est aussi établi. A Pékin, il y a aussi trois cou-
vents avec hôpitaux. La cathédrale est un fort
bel édifice qui a coûté \$250,000.

* *

M. J. W. Shaw, dont nous avons publié le por-
trait il y a quelque temps dans notre galerie échi-
quéenne, a reçu, il y a quelques jours, la visite de
son frère, M. R. Shaw, domicilié aux Etats-Unis.

Ce dernier, enchanté de son voyage, a commu-
niqué au *Daily Advertiser*, de Newark, un article
d'une colonne où il fait quelques descriptions des
sites qu'il a le plus admirés. Les Mille Îles, les
chutes Niagara, Montréal, Québec et les chutes
Montmorency, lui ont inspiré des passages remplis
d'enthousiasme pour les beautés du Canada.

Nous aimons à constater le bon effet que notre
pays produit sur les étrangers et les éloges dont
ceux-ci croient devoir nous gratifier. Nous remer-
cions M. Shaw de ses bonnes paroles à notre adresse

LES FOINS

SOUVENIRS DE VACANCES

Il fait froid presque et l'aube est encor grise,
Dans les grands prés ondulés par la brise,
Quand les fermiers viennent avec leur faux :
Lents, solennels, les boufs suivent par couples
En les chemins aux arbres verts et souples,
Et tintent leurs cloches qui sonnent faux.

Lors, vers l'andain l'homme se penche et fauche
Faisant un grand geste de droite à gauche
Qui couche mort le trèfle humide et gras.
Il s'échauffe au mouvement de sa lame
Qu'il brandit et lance avec une flamme,
Au grand soleil, les prés sont tondus ras.

Les foins coupés sont là, jaunis et mornes,
Quand, tous armés de fourches à deux cornes,
Viennent fils et femmes des moissonneurs.
Jusqu'à la nuit ce ne sont que mêlées ;
L'herbe pend des têtes échevelées
Des filles et des garçonnets faneurs.

C'est là l'orgueil de leurs jeunes années :
Compter, le soir, les meulettes fanées,
S'endormir et rêver de meulerons,
Qu'ils font en ligae, en la race étendue,
Si bien peignés, odorants et tout ronds.

Mais, le jour touche à sa fin, la charrette
Vient et devant les meulerons s'arrête.
Le foin s'empile entre ses ais garnis
De longs bâtons ; la fenaison est faite,
Las ! mes enfants, demain, ce n'est plus fête :
Demain les prés seront dans les fenils.

James Lano



UN PROBLÈME D'ÉCHECS

DÉDIÉ A M. JAMES B. HALKETT, D'OTTAWA

SAINT-VICTOR, 14 juillet 1894.



AVANT de me reposer entre les bras
de Morphée, il ne faut pas
que j'oublie ce que je me suis
promis de faire à la fin de
chaque journée que je passerai
à la campagne : consigner
dans mon journal mes impres-
sions quotidiennes.

J'arrivai de Montréal à la
gare de Saint-Victor un peu
après-midi. Les deux char-
mantes filles de M. Robidoux,
mon hôte, m'attendaient au

débarcadère, leur père n'ayant pu venir lui-même,
m'avait envoyé ces deux gentilles personnes.

De la gare à la maison, qui est en pleine cam-
pagne et délicieusement située, nous parlâmes de
cent riens sur la ville et la campagne.

Je viens passer quelques jours de vacance dans
cet endroit rural.

J'ai souvent rencontré M. Robidoux à Mont-
réal, et enfin, acceptant son invitation pressante de
l'aller voir chez lui, m'y voici rendu.

J'ai dit : "les deux charmantes filles de mon
hôte," et en effet, elles sont charmantes.

L'aînée est plus petite que sa cadette, mais plus
vive, espiègle et malicieuse. Son teint est blanc
ses cheveux châtain, et ses yeux bruns et clairs,
comme :

une eau vive ;
Au travers du courant profond,
On voit un fin sable d'or blond
Luire sous l'onde fugitive ;...

C'est son esprit qui luit au fond de ses yeux purs
comme une eau vive. Elle s'appelle Georgiana.

Mlle Olivine, sa sœur, est d'un caractère plus
tranquille ; elle est grande, bien faite, et sa figure
rappelle un profil grec antique.

Chez mon hôte, un excellent dîner nous atten-
dait, auquel nous fîmes honneur, puis j'allai sous
la véranda fumer une cigarette. Il y faisait très
bon et je pus établir un parallèle à mon aise, sur
l'atmosphère de la ville et celui de la campagne,
tout à fait en faveur de cette dernière.

Rejoint bientôt par Mme et Mlles Robidoux,
pendant quelque temps nous devîmes gaiement
de Montréal et de Saint-Victor.

Dans le cours de notre conversation, je remar-
quai, dans les paroles de l'aînée, une légère teinte
de malice, et je pris goût à la provoquer.

Mlle Georgiana me fit très plaisir en me propo-
sant de faire un tour au jardin, à droite de la mai-
son, où, disait-elle, elle me composerait un bou-
quet mignon pour la boutonnière de mon habit.
J'acceptai avec empressement, et en quelques ins-
tants, nous étions dans la grande allée feuillue du
jardin, où ma jolie bouquetière choisit sagement,
ici une pensée, là un bouton de rose, ailleurs une
petite branche de mignonnette, etc, et me façonna
la plus coquette boutonnière possible.

Ensuite, elle me fit voir le jardin. Il n'est pas
bien grand, il est vrai, mais je le trouvai si char-
mant, l'air y est si frais, et je m'y trouvai si bien,
que je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

— Voulez-vous, me dit Mlle Georgiana, que nous
allions faire une petite promenade chez M. La-
londe ! Ce n'est pas loin et nous pouvons très bien
y aller à pied.

— Loin ou non, Mlle, allons-y. J'adore ces pro-
menades à pied par vos chemins de campagne. Le
gazon du bord de la route ressemble à un moel

de mon hôte. Je pris le chemin qui va jusqu'à la
voie ferrée du Pacifique Canadien. Il faisait très
beau ; le soleil ré-apparaissait dans toute sa gloire.
Je respirais avec un doux plaisir l'air ambiant de
jour naissant. J'arrivai à un pont en miniature
qui traversait un petit ruisseau. Dans l'onde lim-
pide se jouait un menu frétin et des écrevisses.
Je m'amusai à les regarder pendant quelques ins-
tants, puis, je revins à la maison.

Le déjeuner était prêt, et je l'attaquai avec un
appétit qui jusqu'alors m'était peu familier. Ma
sortie matinale m'avait creusé l'estomac et donné
une faim canine.

L'Office Divin commence à neuf heures et demie
le dimanche à St Victor. Nous étions éloignés de
l'église de quatre milles, et comme neuf heures al-
laient bientôt sonner, il fallait nous hâter si nous
ne voulions pas arriver trop tard.

Heureusement, il n'en fut rien ; nous entrâmes
dans l'édifice sacré à l'aspersion, mais nos chevaux
avaient trotté fort tout le temps.

Pour l'aller et le retour, j'eus à ma droite Mlle
Georgiana, et dans la conversation que j'engageai
avec elle, la haute idée que je m'étais faite de son
intelligence et de son amabilité s'accrut encore,
et je la trouvai tout à fait de mon goût.

L'après-midi s'écoula, radieuse et chaude, de fait
trop pour aucune promenade, et nous nous as-
sîmes sur la véranda et passâmes notre temps à
causer.

Le soir, il vint du monde à veiller. C'était M.
Lalonde et sa famille et M. et Mme Lortie, voisins
et parents de M. Robidoux, puis deux jeunes gens,
amoureux des beaux yeux de mesdemoiselles.

Vers huit heures, j'entendis Mlle Olivine re-
marquer à son père :



Je fis un croquis de la résidence de mon hôte

leux tapis, et il n'est pas défendu, j'espère, lui de-
mandai je en souriant, de s'asseoir sur le talus du
chemin si l'on est fatigué, ou si l'on désire jouir
de quelque coin de paysage enchanteur ?

— Oh ! du tout, M. Durand, me dit-elle en
riant.

Nous rentrâmes à la maison, elle pour demander
à Mlle Olivine de l'accompagner et pour prendre
une ombrelle et moi pour prendre un chapeau.

M. Lalonde nous fit le meilleur accueil, et
comme le temps se gâtait un peu et que de gros-
ses gouttes de pluie venaient de mouiller le sol,
gracieusement il mit à notre disposition, pour notre
retour, un cheval et une voiture, que nous accep-
tâmes avec plaisir.

Le soir, après le souper, M. Robidoux revint de
Montréal où des affaires importantes l'avaient ap-
pelé.

Il est le noble type de nos bons campagnards
Canadiens, aimant Dieu et allant bravement leur
chemin. Par le succès de ses entreprises agrico-
les il est un des riches cultivateurs du canton, et
par son urbanité, le plus populaire.

La veillée se passa au salon en une conversation
agréable, avec la famille de mon hôte.

Puis, prenant congé d'eux, je me retirai pour la
nuit ; mais avant de laisser s'alourdir mes pau-
pières par le sommeil, j'ai tenu à noter dans mon
journal, les impressions de ma première journée de
villégiature.

* *

Dimanche, 15 juillet, minuit

Ce matin, je me suis levé de bonne heure et fait
d'un pas allègre, une petite marche dans les champs

— M. Latour ne viendra pas ce soir, il me
semble, faire sa partie.

— C'est drôle, répondit-il, il m'avait pourtant
bien assuré qu'il viendrait.

— Peut-être pourrai-je le remplacer ? hasardai-je.

— Peut-être, mais je ne voudrais pas vous im-
poser un jeu qui vous ennuyait...

— Quel est-il, s'il vous plaît ?

— Le jeu d'échecs.

— Comment ! c'est celui-là ? Mais je l'aime beau-
coup, cher monsieur, et je serai bien content si je
puis remplacer votre ami avec un peu de succès.

L'on apporta l'échiquier et les pièces, et nous
jouâmes.

Je m'aperçus bien vite que j'avais affaire à un
rude adversaire. Sur quatre parties, je n'en gagnai
qu'une.

M. Robidoux était rayonnant ; je lui avais fait
les parties chaudes, et ses victoires étaient méritées.

— Je vous donnerai votre revanche demain, me
dit-il. Vous êtes fort, je vous en fais mon compli-
ment.

— Et vous donc ! Vous avez été trois fois vain-
queur sur quatre parties, mais j'espère être plus
heureux une autre fois.

— Nous verrons ! nous verrons ! répondit-il en
riant.

Les visiteurs s'étant retirés, nous nous sépa-
râmes en nous souhaitant à chacun une bonne
nuit et de doux rêves.

* *

Lundi soir (10^h h.), 16 juillet.

Ce matin encore, j'ai été matinal, et si je de-

meure quelque temps à la campagne, je deviendrai matineux.

Avant le premier repas du jour, j'ai fait une longue marche dans la même direction qu'hier, mais mes pas étaient moins pressés.

A certains endroits le long de la clôture qui longeait la route que je suivais, il y avait des framboises, et, m'arrêtant pour les cueillir et les manger, je les trouvais meilleures que celles que nous trouvons sur nos marchés, cueillies souvent depuis deux, et même trois jours.

Ici, je les avais très fraîches.

En revenant de ma longue course, je m'arrêtai au petit ruisseau, et je fis un croquis de la résidence de mon hôte. Elle semblait émerger d'une mer de verdure, dont un caressant zéphyr ondulait la surface.

Da pont où je me trouvais, il y avait une faible dépression du sol, et les blés et les foins m'empêchaient de voir les assises de la maison. De grands arbres autour lui donnait, à toute heure de la journée, une ombre bienfaisante. Ces arbres s'étendent de chaque côté du chemin le long de la propriété de mon ami et forment une avenue magnifique.

Dans l'avant-midi, mon hôte me fit voir son domaine. J'acquis à cette visite, en écoutant les diverses explications qu'il me donna, une meilleure notion de la vie champêtre.

Après le dîner, nous fîmes une promenade en voiture vers Saint-Victor, joli village de plusieurs mille âmes et pittoresquement bâti sur le versant d'une colline.

Sur quatre parties d'échecs que nous jouâmes aussi, ce soir, j'eus un peu plus de succès que la veille : je gagnai les deux dernières.

— Vous faites du progrès, me dit M. Robidoux, en finissant.

— N'est-ce pas ?

— Et si cela continue, ajouta Mlle Georgiana, témoin de notre dernière lutte, vous l'emporterez bientôt sur papa.

— Oh ! je crois que j'aurai plus de misère que cela, mais j'espère bien le vaincre à la fin.

— Doucement ! doucement, mon jeune ami, s'écria M. Robidoux, comme vous y allez !

— Hier, vous m'avez battu ; ce soir les chances sont égales. Demain sera peut-être dangereux pour vos lauriers, dis-je malicieusement.

— Oui, papa ferait bien, je crois, de revoir ses vieux auteurs d'échecs, car qui sait, demain pourrait être son Waterloo.

— Vous pensez ? fit le père un peu piqué — car il est passionné pour les échecs. Vous verrez que demain je vous jouerai tous les deux et ne vous laisserai pas prendre une partie.

— Je relève le défi, dit Mlle Georgiana, si M. Durand, toutefois, veut m'accepter pour partenaire.

— Oh ! certainement, mademoiselle ; je serai très heureux de vous avoir pour alliée. Vous connaissez les tactiques échiquéennes de monsieur votre père. Aidé de vos conseils, nous triompherons sûrement.

M. Robidoux se contenta de sourire à nos paroles, mais son sourire était très significatif. Il voulait dire : Je suis certain de moi. Parlez à votre aise, mais je vous en garde une belle pour demain.

Phébé, le grand réflecteur du flambeau du jour, répandait sur la contrée des flots de lumière argentée, et, comme il faisait frais, j'invitai Mlles Georgiana et Olivine à faire les cent pas avec moi, sur la pelouse, devant la maison.

Je garderai toujours un doux souvenir de cette soirée et de cette promenade avec mes deux amies. Je fis mon possible pour plaire, surtout à l'aînée des deux sœurs, car je commençais à en être épris. Mes efforts ne furent pas infructueux si j'en puis croire ses beaux yeux qui ne doivent pas être trompés.

Cette nuit je souhaite rêver d'elle.

Régis Roy.

(La fin au prochain numéro)

ASTRONOMIE

LES COMMUNICATIONS AVEC MARS

Nous avons reçu, dit notre confrère parisien, *Le Cosmos*, un certain nombre de projets inspirés par l'idée de faire, sur notre terre, des signaux pouvant être aperçus de Mars. Il s'agit de signaux de feu pouvant être interrompus et répétés un certain nombre de fois à volonté, de façon à indiquer nettement l'intention des opérateurs. Le plus simple de ces signaux, imaginé par un de nos correspondants, consisterait en une glace plane réfléchissante, renvoyant dans la direction de Mars les rayons du soleil couchant. On imiterait ainsi ce qui se passe lorsqu'on se trouve aveuglé, le soir ou le matin, par la réverbération des rayons lumineux du soleil sur un vitrage éloigné que le soleil frappe obliquement.

Mais, en admettant que les rayons du soleil réfléchis puissent traverser notre épaisse atmosphère et aller jusqu'à Mars porter leur éclat, que de difficultés à les faire rester un instant à la surface de la planète ! La planète n'a que 10 ou 11 secondes d'arc de diamètre apparent au moment de son opposition, moins de 6 secondes aux instants de ses quadratures : le miroir, avec la terre, change de position dans le ciel de ces quantités en un instant très court. La révolution de la terre autour du soleil, sa rotation sur elle-même, travaillant dans le même sens, ne donneront qu'une très petite fraction de seconde aux rayons lumineux pour passer de l'ouest à l'est de Mars. L'inclinaison de notre orbite agira en sens perpendiculaire pour porter les mêmes rayons au nord ou au sud de la planète. Comme nous ne verrons pas ces rayons traverser l'espace, encore moins à l'astre, le calcul seul pourra nous servir à les diriger, ce qui sera bien insuffisant, à défaut de preuve que le calcul aura été exact. Ajoutons que la planète marche aussi et n'est pas bien longtemps à franchir un espace égal à son diamètre.

On voit que ce n'est pas commode du tout et qu'un foyer électrique puissant, obtenu à grands frais, visible par lui-même depuis la planète Mars, serait plus pratique que l'image fugitive de notre soleil. Réellement, dans l'état de la question, nous pensons que ce qu'il y a de mieux à faire c'est de continuer l'étude des faits bizarres et inexplicables des lueurs, des boursofflures, etc., qui sont signalées presque à chaque opposition de Mars. Lorsqu'il y aura quasi certitude que ces faits sont intentionnels, il est probable que l'on comprendra comment ils sont produits, et nous en serons de beaucoup aidés pour y répondre.

Si l'on voulait cependant faire quelque chose de suite, nous proposerions aux chercheurs de s'adresser à la lune. Ceux qui admettent que les habitants de Mars nous voient ne peuvent supposer qu'ils ne voient pas notre satellite et ses phases, lorsqu'il est voisin du premier ou du dernier quartier, distant de la terre d'environ 60 fois le rayon de celle-ci. Si donc un ou plusieurs foyers électriques, relevés par des réflecteurs paraboliques, venaient frapper la partie obscure de la lune et y changer en un point la lueur cendrée en une lumière trois ou quatre fois plus intense, nous aurions là un fait intentionnel qui serait parfaitement à l'adresse de Mars, et de Vénus encore mieux.

Nous pensons, du reste, qu'avec l'éclat bien connu de la lumière électrique, qui atteint le quart de celui du soleil, malgré la différence qui existe entre la surface de la terre et celle de nos réflecteurs, on atteindrait encore un autre but. La lumière cendrée n'est pas encore admise par tout le monde comme résultant de la réverbération reçue par la lune de la lumière du soleil réfléchie par la terre, son augmentation ou sa diminution sous l'influence de la lumière électrique plus ou moins intense viendrait élucider la question.

Quoi qu'il en soit, se servir du fond obscur de la lune comme d'un tableau noir dans un cours de science pour parler à des auditeurs éloignés n'a rien qui doive surprendre ni faire reculer les chercheurs. — J. V.

Voir et écouter les méchants, c'est déjà un commencement de méchanceté. — PASQUIN.

QUESTION HISTORIQUE

Quelles sont les colonies françaises fondées sous Henri IV, et quand la France les a-t-elle perdues ?

Le travail le plus considérable du règne de Henri IV en ce qui touche le développement du commerce fut la fondation d'une vaste colonie dans l'Amérique du Nord. En 1598, il chargea le commandeur de Chastes de constituer une compagnie de commerce, et de découvrir, pour les coloniser, les côtes du Nouveau-Monde, situées entre le 40^e et le 52^e degré de latitude nord autour du golfe Saint-Laurent.

Dès 1604, les possessions françaises comprenaient : la côte de l'Atlantique, depuis l'embouchure de l'Hudson jusqu'au fond de la baie de Fandy (Etats-Unis, l'Acadie, la côte méridionale de Terre-Neuve, les îles et les côtes du golfe Saint-Laurent et le Canada, depuis le golfe jusqu'au lac Ontario.

En 1608, Champlain jeta les premiers fondements de Québec, explora les pays environnants, contracta d'étroites relations avec les peuplades voisines, désigna l'île de Montréal pour établir une colonie et reconnut les grands lacs jusqu'au lac Supérieur.

Malheureusement, le roi mourut trop tôt, et Marie de Médicis abandonna ses projets.

De ces colonies, la France n'en a plus aucune ; elle les perdit toutes en 1763, sous le règne de Louis XV, par le désastreux traité de Paris.

Il est à considérer que Henri IV favorisa l'essor colonial malgré Sally, contrairement à ce qui arriva dans la suite, où les ministres Richelieu, Mazarin et Colbert furent les promoteurs et les protecteurs de toutes les expéditions lointaines. Henri IV songea aussi à créer une Compagnie des Indes capable de rivaliser avec celles qui se formaient en Angleterre et en Hollande. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet ; mais il signa du moins avec la Turquie un traité où il était dit que toutes les nations chrétiennes pourraient commercer librement dans le Levant sous la bannière et la protection de la France, et sous les ordres des consuls français. Le pavillon français était le seul qui fût respecté sur les côtes barbaresques.

On peut dire que c'est sous Henri IV que l'idée de colonisation a commencé à pénétrer l'esprit français.

VENGEANCE DE MARIN

Le pilote d'un petit navire ayant bu quelques verres de trop jeta, le soir, un coup d'œil sur le livre de bord. Il fut désagréablement surpris en lisant ce qui suit :

« Le pilote a été ivre toute la journée. »

Sans perdre une minute, il alla trouver le capitaine et lui dit :

— Vous n'auriez pas dû écrire cela.

— N'est-ce pas la vérité ? demanda le capitaine.

— Oui, mais...

— Si c'est la vérité, c'est écrit et bien écrit, et ça restera.

Le lendemain, le capitaine, feuilletant à son tour le livre de bord, ouvrit des yeux grands comme des assiettes. On y avait écrit :

« Le capitaine n'a pas été ivre de toute la journée. »

— Que signifie cela ? demanda-t-il au pilote.

— N'est-ce pas la vérité ? répliqua celui-ci.

— Certainement, mais...

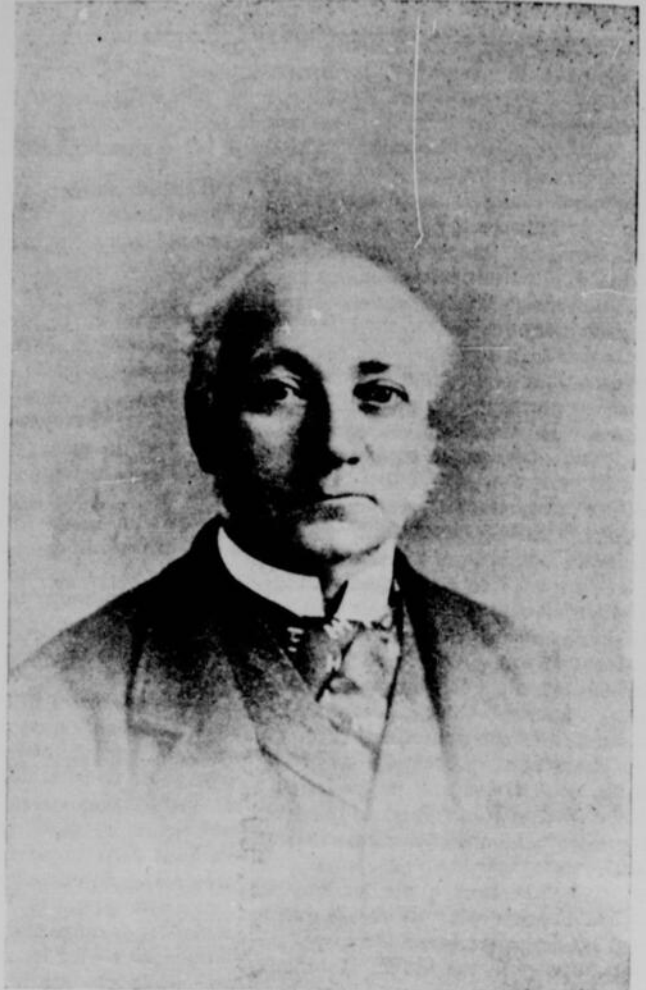
— Si c'est la vérité, c'est écrit et bien écrit, et ça restera.

L'homme ne peut pas plus poursuivre une carrière glorieuse sans soulever des jalousies et des haines, que le soleil briller sans faire sortir les vipères de leurs trous. — JOSÉPHIN SOULARY.

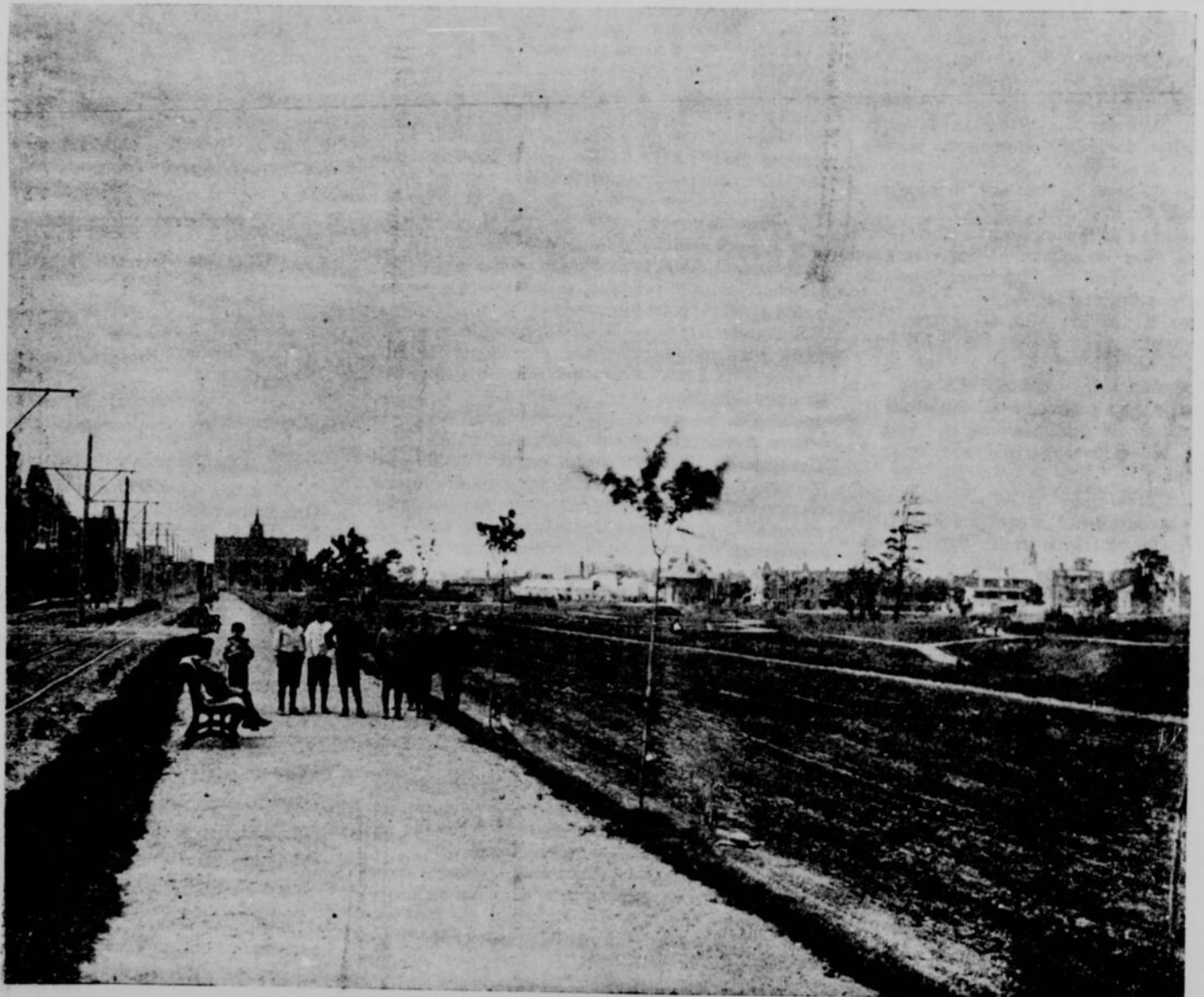
La sottise de l'homme éclate dans le peu de souci qu'il a de son bien le plus précieux : la santé. Presque toujours il est malade par sa faute, et c'est lui-même qui ouvre ainsi la porte à la Mort. — L. DÉPRET.



M. ZEPHIRIN BENOIT
ÉLU PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION NATIONALE DES POMPIERS



LE LIEUT.-COLONEL STEVENSON
PRÉSIDENT DU COMITÉ DU FEU



MONTREAL.—LE PARC LOGAN.—Photo Laprés & Lavergne



Poste du coin des rues des Allemands et Ontario



Poste du square Chabot ez



Poste du square Dalhousie



Vue prise à l'encoignure des rues Notre-Dame et Saint-Gabriel

MONTREAL.—LA 22e CONVENTION DES INGENIEURS-POMPIERS —Photo Laprès & Lavergne

LE NOM

Chacun donne à celle qu'il aime
Les plus beaux noms et les plus doux ;
Pour moi, c'est ton nom de baptême
Que je leur préfère entre tous.
Simple et tendre à dire, il me semble
Pour te désigner le seul bon,
Et toutes les douceurs ensemble
Je te les murmure en ce nom.

La mélodie en est divine ;
Tu sais le contre-coup soudain
Qu'on sent au creux de la poitrine,
Quand la main rencontre la main :
Eh bien ! je sens, quand il résonne
Au milieu d'un monde étranger,
Comme au toucher de ta personne
Cet étouffement passager.

Toute autre femme qui le signe
L'usurpe à mes yeux, et pourtant,
Si peu qu'elle m'en semble digne,
Elle m'attire en le portant
Pour moi, ton image s'y lie
Et prête son reflet trompeur
A ton homonyme embellie,
Je crois l'aimer, mais sois sans peur :

Je ne pourrais t'être infidèle
Avec des femmes de ce nom,
Car ta grâce en mon cœur s'y mêle,
Grâce inséparable d'un son.
Et quel autre nom de maîtresse
Effacerait ce mot vivant
Dont la musique enchanteresse
Me fait redevenir enfant ?

Comme les passereaux accourent
A l'appel câlin du charmeur,
A ce nom bien-aimé m'entourent
Mes premiers rêves de bonheur ;
Et dans l'âge où l'amour se sévère,
En deuil des prin' emps révolus,
J'aurai sa caresse à la lèvres
Quand les baisers n'y seront plus.

SULLY-PRUDHOMME.



LE REPENTIR

(Suite et fin)



Q'ALLAIS-je devenir ? Ma mère
avait légué ses biens aux
pauvres de l'arrondissement.
La maison paternelle
était passée en des mains
étrangères. Je n'avais plus
où reposer ma tête dans mes
propres foyers. La fausse
nouvelle de mon décès m'a-
vait fait perdre, à la fois,
ma mère et mon héritage.
Et tout cela était l'œuvre

de Jacques Dormont, qui m'avait, en outre, pris ma fiancée !... de Jacques Dormont dont j'avais facilité l'évasion, et que j'avais ainsi aidé à rentrer au village pour consommer ma ruine et me livrer à toutes les tortures du désespoir !

« Bien qu'humble fils de cultivateur, ma mère me fit donner une éducation au-dessus de ma très modeste condition sociale. J'ai beaucoup lu et essayé d'apprendre. Ce peu de lumières éclairaient d'un jour plus terrible encore ma situation si lugubre. Je la comprenais d'autant mieux que j'avais puisé dans mes études les délicatesses du sentiment. Chez la plupart des êtres humains dorment des instincts de férocité, dont la discipline morale, l'école, la religion, l'enseignement maternel, peuvent seuls empêcher le réveil. Les sauvages, que la civilisation n'a point transformés, en sont un exemple.

« Je flottais entre un désir de vengeance qui me paraissait absolument justifié, et l'oubli chrétien de tant de griefs. Dans cette lutte intérieure, je

résolus, avant d'adopter un parti, d'aller m'agenouiller sur la tombe de ma mère et de m'inspirer, par la méditation de son esprit.

« Longtemps, je restai prosterné sur cette mince couche de terre qui dérobaît à ma vue les traits de celle que j'avais si profondément vénérée. Cette fragile barrière, mon âme la franchissait, et je voyais devant moi l'ombre chérie.

« O ma mère, m'écriai-je, que me conseillez-vous ?... »

« — De fuir ! répondit une voix que je crus distinctement entendre, mais qui n'était, sans doute, que le murmure de ma conscience. Car c'est surtout en présence de la mort que la conscience doit parler. — De fuir ! répéta cette voix aérienne, et de conserver tes mains pures et ton âme sans tache !

« Je me relevai, encore frémissant de colère, mais prêt à obéir à cet ordre mystérieux ; et je pris, d'un pas affolé, le chemin de la ville voisine.

« La route, ou plutôt le sentier que je choisis, creusé dans le roc, suivait les flancs d'une montagne et, par endroits, surplombait de profonds précipices. Parvenu à une certaine élévation, et dompté par la fatigue, je m'assis sur le talus et, tournant mes yeux vers la vallée qui s'étendait à mes pieds, j'em brassai longuement du regard le lieu de ma naissance que je ne devais plus revoir.

« Tout le village est groupé autour de son église dont le modeste clocher, se dressant au centre, semble être une sentinelle vigilante veillant pour la paix et la sécurité de la petite population.

« Voici, me disais-je, la maison où je suis né, et que, maintenant, des étrangers habitent. J'apercevais les fenêtres de ma chambre de jeunesse, que j'occupai jusqu'au jour de mon départ pour l'armée, et que j'avais laissée remplie de souvenirs, tous disparus depuis la mort de ma mère. Plus loin, je distinguais un parc ombreux. C'est là que s'écoula mon enfance heureuse. C'est sous ces grands arbres et sur ce gazon que tous les jours je venais jouer avec celle que j'appelais déjà ma petite femme et qui, à l'heure actuelle — ô douleur ! — passait, sans doute, sa vie entre un rival odieux et un enfant qui n'était pas le mien !

« A cette pensée, un flot d'indignation me monta au cerveau. Mais j'avais résolu de ne chercher que l'apaisement. Je détournai mes regards et repris mon chemin, — d'une marche rapide, courant après l'oubli... »

« Mais le sort nous conduit par des voies imprévues au but qui nous est assigné. A peine avais-je fait quelques pas qu'un homme, à un coude du sentier, surgit brusquement devant moi. Cet homme était Jacques Dormont !

« Un nuage rouge, à sa vue, passa devant mes yeux. Dans mon saisissement, je ne pus d'abord prononcer une seule parole. De son côté, très pâle, il n'articula pas un mot et me considéra avec effarement.

« — Je suis un revenant que tu as mal tué ! vociférai-je enfin, l'écume aux lèvres... Misérable ! avec ta fausse nouvelle de ma mort, tu as hâté celle de ma mère et, par surcroît, tu m'as ruiné !

« — Je croyais ce que je disais, balbutia-t-il, tout tremblant.

« — Devais-tu lâchement m'abandonner dans ce fossé où je m'étais brisé la jambe pour assurer ta délivrance ?... Mais tu voulais revenir sans moi ; tu voulais profiter de mon infortune pour me prendre ma fiancée !... »

« A ces mots, ayant perdu tout empire sur ma raison, je le saisis à la gorge. Mes doigts crispés, semblables à des tenailles de fer, l'étranglaient. Sa figure était violacée. L'abîme était à deux pas, sombre et béant. Chacun de nous essayait d'y pousser son adversaire. J'eus le dessus, et Jacques, lancé dans le vide, s'en alla rouler sur les pointes aiguës des rochers pour disparaître, mutilé, au fond du précipice. »

* *

Parvenu à ce passage de son histoire, Jules Datchet cacha son front dans ses mains comme pour échapper à une horrible vision. Puis, les yeux humides, il reprit ainsi :

« A peine ma vengeance fut-elle consommée, que toute ma fureur s'évanouit. Avec le retour

de mon sang froid, je me sentis saisi d'épouvante, et en proie à un véritable égarement. Malheureux, qu'avais-je fait !... De la femme que j'avais aimée, — que j'aimais encore, — je venais de faire une veuve, et de son enfant, un orphelin ! Le cadavre, encore palpitant, de l'époux et père, était là, presque sous mes yeux !... »

« Je m'éloignai à grands pas, comme si j'étais poursuivi. J'errai longtemps à travers la montagne, dont je gravis le sommet sans me rendre compte de la direction que j'avais prise. J'étais pour moi-même un objet d'horreur. Il me semblait qu'autour de moi tout me reprochait mon action monstrueuse. Je voyais des accusateurs dans les rochers qui prenaient, à mes yeux hallucinés, des formes étranges. J'en voyais dans les arbres agitant leur feuillage ; dans le sifflement plaintif du vent s'engouffrant dans l'abîme ; dans le cri des oiseaux passant d'un vol rapide, qui me paraissait affolé, au-dessus de ma tête. J'en voyais dans tous les bruits et tous les êtres qui peuplaient ces solitudes. Toute la nature semblait montrer du doigt le meurtrier... »

« Je me blottis dans un creux. J'avais peur de tout et de moi-même. J'étais dans cet abri depuis plusieurs heures ; les ombres de la nuit enveloppaient déjà les flancs de la montagne, et je me demandais encore, — étreint par une poignanteangoisse, — à qu'elle décision je m'arrêterais.

« Je pouvais cacher mon crime. Nul œil n'avait assisté à la scène ;... nul, excepté l'œil de Dieu ! La chute de Jacques Dormont dans le précipice pouvait aisément s'expliquer par un accident, dans ce sentier dangereux. Je n'avais qu'à me taire pour échapper à la justice humaine ; mais cette même voix que j'avais déjà cru entendre sur la tombe de ma mère ; cette voix qui m'avait dit : « Fais ! » me criait maintenant : « Parle !... Ne te dérober pas au châtement. Peut-être tes semblables auront ils pitié de toi. »... »

« Après bien des combats entre ma conscience et mon instinct de conservation, j'abandonnai mon refuge et repris le chemin de la ville. C'en était fait : j'acceptais l'expiation.

* *

« J'allai me livrer à la justice. Les portes de la prison se refermèrent de nouveau sur moi ; mais cette fois, j'étais coupable. Je passai en cour d'assises. A mon entrée à l'audience solennelle qui devait décider de ma vie, la foule, peu au courant de ma cause, toujours hostile, d'ailleurs, à un meurtrier, m'accueillit par un murmure menaçant et me dévisagea avec une curiosité qui me donna l'impression écrasante d'un manteau de plomb jeté sur mes épaules.

« De mon côté, je glissai dans l'auditoire des regards anxieux et furtifs. J'y cherchais Marguerite. Je voulais me précipiter à ses pieds, implorer son pardon, lui dire que je venais au devant du supplice que j'avais mérité... »

« Marguerite était absente. Elle avait demandé la faveur de ne pas comparaître. Noble femme ! Jamais mon amour pour elle ne fut aussi vif qu'à ce moment suprême !

« Le tribunal, sans nuire à la justice, avait pu faire droit à sa requête. Je m'étais dénoncé moi-même ; j'avais décrit, sans rien taire, la scène du meurtre ; je m'étais constitué mon accusateur. Tout témoignage, auprès du mien, devenait inutile. D'ailleurs, personne n'avait vu.

« Le procès s'ouvrit. Je subis un second interrogatoire et renouvelai tous mes aveux. Puis, m'effondrant sur mon banc de criminel, je restai étranger aux débats. D'avance, j'avais fait le sacrifice de ma vie, et je renonçais à la défendre. Mon esprit était tout entier au repentir de mon crime et à la pensée de l'horrible mort qui allait terminer mes jours en pleine jeunesse. Le front dans mes mains, je regardais à mes pieds sans rien voir ni rien entendre qui éveillât mon attention.

« Cependant, à travers ma torpeur, je saisis quelques passages de l'habile plaidoyer de mon avocat. Après avoir, d'un accent ému, retracé mon histoire et fait ressortir mon dévouement à mon pays, il s'adressa aux jurés :

« Ne voyez-vous pas, leur dit-il, dans les tortures si graves de Jacques Dormont, des excuses suffi-

ACTUALITÉ GÉOGRAPHIQUE

LES FORCES MILITAIRES DE LA CHINE ET DU JAPON



La guerre est déclarée entre la Chine et le Japon. Il n'est alors peut-être pas inutile de connaître les forces dont disposent les belligérants ; on jugera mieux des coups, ou de la longueur possible de la guerre.

La Corée, objet et cause du litige, ne peut jouer qu'un rôle très effacé dans la lutte. Elle ne possède,

en effet, aucun navire de combat. Son armée permanente qui, en temps de guerre, monte à 7,000 hommes armés de fusils nouveaux, commandés par des officiers instruits dans une école militaire dirigée par deux anciens officiers yankees, ne s'élève, sur le pied de paix, qu'à 2,000 hommes, sorte de garde royale et de corps de police de la capitale. C'est elle qui vient de commencer les hostilités. — Une classe militaire noble et assez nombreuse surveille les établissements publics dans les provinces ; elle n'est pourvue que de fusils à mèche ou d'épieux et de lances. C'est-à-dire qu'elle ne peut rien pour la défense du pays.

La Chine, prétendue suzeraine de la Corée, n'est pas encore entièrement sortie, militairement parlant, de l'entêtement routinier qui lui a valu déjà de si nombreux échecs dans ses luttes contre les Européens. Si l'on en croit les documents officiels chinois, forts sujets à caution, l'armée des Célestes comprendrait :

1^o Les huit bannières composées de Mandchous, de Mongols, de Chinois, descendants des conquérants qui occupèrent la Chine en 1644. Sur un total de 323,000, un tiers seraient exercés ou simplement passés en revue chaque année. 700 seulement serviraient de garde à l'empereur ;

2^o La *Ying-Ping*, armée territoriale de 650,000 fantassins ou cavaliers recevant une solde, pourvue en partie d'armes perfectionnées.

En réalité, ce chiffre d'un million de combattants n'existe que sur le papier. Voici, d'après les études des spécialistes, ce que l'on sait de plus certain sur la distribution et la composition des forces chinoises.

L'armée active formerait cinq groupes principaux : 1^o L'armée de Mandchourie, forte de 70,000 hommes, divisée en deux corps, l'un à *Tsitsibar*, ville de 80,000 habitants, l'autre à *Moukden*, capitale de 200,000 âmes. Ces troupes possèdent des fusils Mauser et des canons Krupp ; elles observent la Corée et les possessions russes de l'Amour ; — 2^o L'armée du Centre, campée à *Kalgan*, au N. O. de Pékin, sur la route de Mongolie. Celle-ci protège la capitale de l'Empire ; elle compte 50,000 hommes (100,000 en temps de guerre) recrutés parmi les vigoureuses populations du *Chan-si* et du *Pe-chili* ; elle est pourvue d'un matériel moderne. Cette armée est appelée à jouer le premier rôle dans la lutte actuelle. — 3^o L'armée du *Turkestan* qui défend contre les Russes les passes historiques de *Kachgar* et de *Kouldja* — 4^o L'armée du Sud, mal connue ; c'est elle qui nous a tenu tête au Tonkin.

Le soldat chinois est sobre, endurant, grand remueur de terre comme le légionnaire romain. C'est un adversaire qui n'est pas à dédaigner.

Quant à l'armée territoriale ou des "Braves" ce n'est qu'une milice sans valeur, plus propre à jouer un rôle de police intérieure qu'à exercer une action extérieure. Elle est assistée de la cavalerie tartare montée sur des chevaux petits, mais vigoureux, et de garnisons mandchoues établies dans les ports ou le long des frontières continentales.

Tout cela ne constitue pas une armée au sens européen du mot ; mais cette organisation peut devenir redoutable sous l'impulsion et la direction d'une puissance européenne. L'Angleterre, l'Allemagne sont les deux grandes conseillères militaires de la Chine. "Cet empire, écrivait en 1890 le colonel Bell, peut au point de vue militaire nous permettre d'arrêter la Russie et de la paralyser en Asie. Fortifier la Chine au point de vue anglais, c'est affaiblir la Russie en Asie."

"La Chine militaire, il faut la créer, elle n'existe pas."

Depuis sa révolution de 1867 qui a détruit les privilèges de la noblesse japonaise, qui a rendu aux *Mikados* leur autorité usurpée par les *Siogouns*, le Japon, entré dans une ère nouvelle, le *Meïjio*, imite l'Europe en tout, écoles, lois, industrie, armée, etc. . . .

Le service militaire obligatoire existe aujourd'hui dans "l'empire du Levant." Tout Japonais, âgé de vingt ans, doit douze ans de service : trois dans l'armée active, quatre dans la réserve, cinq dans la territoriale. Tout homme valide, de dix-sept à quarante ans, non compris dans l'une des trois catégories précédentes, doit répondre à la "levée en masse" en cas de danger national.

L'armée active comprend 6 divisions, plus la garde impériale. Le nombre des brigades est de 14, dont 2 pour la garde ; celui des régiments d'infanterie, de 28, — de cavalerie, 7, — d'artillerie, 7. Il faut ajouter 7 compagnies du génie et 7 du train. Chacune des 7 divisions forme ainsi un tout complet. Cela donne une force permanente d'environ 74,000 hommes, dont 4,000 officiers, avec 160 canons, et 6,500 chevaux.

La réserve grossirait ce chiffre de 113,000 hommes ; la territoriale, de 53,000. Des écoles militaires, graduées, nombreuses, analogues aux nôtres, — car ce sont des officiers français qui ont créé en grande partie l'armée mikadonale, — fréquentées par plus de 1,800 jeunes gens, permettent le facile recrutement des cadres. Les arsenaux de *Tokio*, d'*Osaka* bien outillés fabriquent par an 50,000 fusils *Murata*, arme à tir rapide inventée au Japon, et tous les canons nouveaux nécessaires à l'armée et à la marine.

La marine paraît devoir jouer un rôle prépondérant dans le conflit, car le Japon est un archipel ; la Corée n'est abordable aisément que par côtes ; la Chine a des ports importants et un littoral de 5,000 kilom. à protéger.

Les flottes des deux empires orientaux sont de création très récente ; aussi ont-elles des navires du type le plus perfectionné. Sauf quelques croiseurs construits à *Yokohama* pour le compte du Japon, tous les cuirassés, croiseurs, canonnières, torpilleurs ont été achetés en Europe ; ils sortent des ateliers "Vulcan" de *Stettin*, "Armstrong" en Angleterre, "Forges et chantiers" de la *Seyne*, en France.

La Chine possède deux escadres : 1^o Celle du Nord, rattachée à *Port Arthur*, à *Tientsin*, forte de 11 navires, 11 canonnières, 27 torpilleurs. Deux de ses cuirassés jaugeant 7,280 tonnes ; un, 9,850 ; les autres, 2,300 ; — 2^o L'escadre de *Fouchéou*, avec 24 navires, dont 9 croiseurs, mais pas de cuirassés. — Les deux flottilles de *Canton*, de *Shanghai* sont chargées spécialement de la défense de ces deux ports, et des embouchures du *Tigre* et du *Yang tsé*, les grandes voies commerciales intérieures de l'empire. Les équipages, dit-on, sont bons ; mais les états-majors seraient mal recrutés, au dessous de leur tâche.

Le Japon a moins de cuirassés 4, moins de canonnières, 6, mais autant de croiseurs, 12, et plus de torpilleurs, 40. Les équipages, 9,000 hommes, recrutés par la conscription ou par des enrôlements volontaires, sont bons ; les officiers, fort instruits, sont très au courant de leur métier. Ces forces ont été réparties en cinq arrondissements maritimes, dont trois *Vokosuka*, *Kure*, *Sasebo* ont des arsenaux complètement aménagés.

Comme la puissance d'un pays dépend, outre le nombre et la valeur de ses soldats, l'excellence de leur armement, du chiffre de ses habitants, de leurs ressources financières, nous ajouterons quelques chiffres à ceux déjà cités. — Le Japon a 41,000,000 d'habitants, une superficie de 384,000 k c., un commerce de 700 millions ; un budget de 400, une dette d'un milliard (251 millions d'*yen*). — La Chine sur une étendue de 12 millions de k c. nourrit 420 millions d'hommes, qui vendent ou achètent pour 1,250 millions chaque année. La dette chinoise ne s'élève qu'à 125 millions. Heureux pays ! Les revenus connus atteignent 80 millions de *pavls* ou 600 millions de francs dont plus de la moitié sont consacrés à l'armée et à la marine chinoise.

A. L. LEROY.

santes à l'acte de violence du malheureux patriote qui gémit sur ce banc ! Je demande aux hommes les plus paisibles qui m'écoutent (et je le leur demande avec confiance), s'ils n'auraient pas, à sa place et sous l'irrésistible élan de l'indignation, agi comme lui. . . .

"Jules Duchet faisait sa vengeance, loin de la préméditer. Il cherchait l'oubli ; il avait pardonné ; il croyait s'éloigner de l'auteur de tous ses maux, lorsqu'il le voit surgir devant lui comme s'il venait au devant de sa destinée. . . . Ne reconnaissez-vous pas, dans cette rencontre fortuite, providentielle, de deux ennemis, la main de Dieu ! . . . D'ailleurs, le prétendu assassinat, qu'il faut appeler un simple homicide, ne fut, après tout, qu'un duel avec des armes égales, ou plutôt une lutte sans armes où le bon droit a triomphé. . . .

"Ruiné par Jacques Dormont, qui a, de plus, hâté la mort de sa mère ; frappé ainsi dans ses affections de fils, privé de son bien être matériel, trompé dans ses espérances de bonheur conjugal, Jules Duchet, en proie au désespoir, est plus malheureux que coupable, plus digne de votre pitié que de votre réprobation ! . . . Vous ne pouvez le livrer au supplice sans rester sourds au cri de vos consciences d'honnêtes gens, et sans vous préparer, pour le reste de vos jours, les plus implacables remords. . . ."

"A mon indicible joie, les jurés, ébranlés par la parole ardente de l'avocat, m'acquittèrent.

* *

"Mais hélas ! mon allégresse fut éphémère. La réflexion la fit bientôt évanouir. Si je venais d'échapper à une mort infamante, j'étais condamné à traîner une existence misérable.

"J'étais libre et exonéré, par la loi, de tout blâme ; mais je restais déshonoré, — déshonoré à mes propres yeux et à ceux de mes concitoyens. Malgré l'attestation d'innocence que m'avait décernée le jury, je n'en étais pas moins, pour tout le monde, un meurtrier. Je ne pouvais, sans courber le front, continuer à vivre dans mon pays. Un anathème silencieux m'excluait désormais de la société. Moralement, j'étais devenu un lépreux, un maudit !

"Entre le théâtre de mes malheurs et moi, j'ai mis l'étendue de l'océan. Je suis venu demander à l'Amérique la paix de l'âme, mais sans l'y trouver. J'ai cra que l'éloignement émuosserait les souvenirs ; ils sont toujours aussi vivaces et aussi poignants. Partout, le remords me poursuit et me torture. Partout, mais particulièrement la nuit, à mon chevet, je revois le spectacle sanglant de Jacques Dormont, et Marguerite avec son enfant dans les bras, pleurant sur le cadavre de son mari ! . . . Je me sens devenir fou, et je me demande si je dois, pour racheter ma faute, continuer à subir mon supplice, ou bien si j'ai le droit d'y mettre un terme en m'ôtant la vie. . . ."

* *

A ces mots, Jules Duchet se tut et se replongea dans sa profonde tristesse. Ceux qui avaient entendu le récit du malheureux jeune homme, éprouvèrent à son égard moins de répulsion que de sympathie. Sa raison, d'ailleurs, était visiblement atteinte. Le repentir, en déséquilibrant ses facultés, avait fait naître des hallucinations. On lui adressa quelques paroles d'encouragement.

— Merci, messieurs, dit-il en prenant congé de ses compatriotes. Votre bienveillance me soulage. Mon terrible souvenir est maintenant moins lourd, puisque après mes confidences, vous me trouvez encore digne de votre compassion.

Et il s'éloigna, le front penché : son désespoir était incurable.

* *

Quelques jours plus tard, les journaux de la Nouvelle-Orléans annonçaient qu'il venait d'être écrasé par un train de chemin de fer urbain. Était-ce un accident ou un suicide ? C'est un secret que le mort emporta dans la tombe.

FRANÇOIS TUJAGUE.

USAGES ET COUTUMES

Si j'en juge par des confidences nombreuses, on est toujours assez embarrassé quand il s'agit de faire un "présent de fête" ou d'anniversaire.

Les fleurs en bouquet, les plantes vertes ornementales sont toujours bien accueillies et peuvent être offertes à tout le monde, par tout le monde.

Si l'on veut donner autre chose, il faut s'inspirer de sa propre situation et de celle de la personne à laquelle on désire être agréable. On doit aussi tenir compte des goûts qu'on connaît à cette personne.

Les jeunes filles peuvent, en général, offrir un petit ouvrage à l'aiguille fait de leurs mains, un coussin, un abat-jour, une couverture de livre, — sous laquelle on peut cacher un volume usé, fatigué, — une têtère pour le fauteuil favori, etc. Dans la composition du petit travail il y a encore quelques règles à observer. Par exemple, on ne choisira pas les mêmes sujets décoratifs pour un prêtre et un sportsman. Afin de ne pas tomber dans l'erreur, on fait bien se tenir dans les généralités.

— Un autre embarras m'est aussi souvent signalé. Il naît de ce que j'appellerai une fière humilité. On se demande si on peut saluer les gens qui ont une situation très élevée quand on n'a pas eu de rapports directs avec eux ! Je donnerai des exemples pour mieux me faire comprendre : le fils d'un grand personnage s'est arrêté dans la rue avec un ami. Passe le père (le grand personnage), le fils salue, l'ami également. Cela se renouvelle plusieurs fois.

Le grand personnage connaît maintenant de vue l'ami de son fils. Cet ami venant à rencontrer seul ensuite notre grand personnage saluera-t-il ? Certainement et sans hésitation.

Si le grand personnage ne répondait pas, on recommencerait à la seconde rencontre, pensant qu'à la première il était peut-être absorbé et n'a pas vu la personne qui le saluait ; mais si une seconde fois il ne rendait pas le salut, on se le tiendrait pour dit et on ne renouvelerait plus ce témoignage de déférence dû à l'âge du grand personnage... grossier. — Un marchand saluera aussi tous ses clients... et en cas de non réciprocité, procédera comme précédemment.

— Il y a des gens qui, dix fois par jour, perdent une bonne occasion de se taire. C'est quand ils émettent tout haut une réflexion désagréable, quand ils font une question indiscrete, gênante ou insultante. Ces gens-là ne manquent pas toujours d'esprit ou d'intelligence comme on pourrait croire, c'est donc sciemment qu'ils sont désobligeants, parce que toute générosité leur fait défaut, parce qu'ils aiment à froisser les autres. Ils se campent devant un tableau que vous possédez : "Ah ! mon ami, quelle croûte !"

— Vous saviez bien que ce n'était pas un Véro-nèse ou un Carrache : mais la peinture avait quand même quelques qualités, elle vous plaisait. Désormais elle vaudra moins à vos yeux, quoi que vous puissiez vous dire : "Mais quelle est son autorité artistique pour qu'il se prononce ainsi, cet être déplaisant ?" — Souvent, il est plus ignorant que vous en toutes choses. Mais il formule ainsi des jugements que son ap'omb fait passer sans appel.

Où bien ce sont des questions renversantes. "Où donc votre ami Un Tel a-t-il pris l'argent qui lui était nécessaire pour donner une pareille fête ?" "Est-ce que votre enfant est scrofuleux ?" "Votre fils n'a-t-il pas été renvoyé de son collège ?" Et autres aménités.

Ceux qui ont de telles intempérances de langue devraient méditer le proverbe arabe : le silence est d'or. Oui, mais ils seraient bien fâchés d'être sinon aimables, du moins silencieux. — Et de grâce, qu'on ne me dise pas : "Ces gens-là sont un peu brusques, mais ils ont le mérite d'être francs." Cette franchise-là, c'est de la brutalité. Le silence en plus d'un cas n'est pas dissimulation, mais sagesse et générosité.

ANN SEPH.

Les bonnes amies.

— Cette pauvre Mme X... ! A quoi ça lui sert-il de cacher son âge, puisqu'elle est forcée de montrer sa figure !

NOTES & FAITS

Les veufs en Russie

Il vient d'être décidé, par le Saint-Synode, que les personnes se mariant pour la troisième fois auront à subir une pénitence publique durant de trois à cinq ans. En ce qui concerne les veuves ayant plus de soixante ans et se remariant, elles auront à subir la même pénitence pendant deux ans.

Température du mois de septembre

Du 1^{er} au 6, changeant et frais ; par intervalles, pluie et brume. — Du 6 au 14, encore changeant ; plusieurs averses et coup de vent. — Du 14 au 22, quelques tempêtes. (Pluie par intervalles) ; — à fin de ce mois neige en quelques endroits. — Du 22 au 24, vent et pluie par intervalles ; quelques jours de froid.

Origine du mot "Canada"

L'origine du mot "Canada" est obscure ; mais la dérivation généralement acceptée aujourd'hui vient d'un mot sauvage : *Kannatha*, désignant un village ou un assemblage de huttes, et on suppose que Jacques Cartier, entendant ce mot prononcé par les sauvages par rapport à leurs établissements, se trompa sur sa signification et l'appliqua au pays tout entier.

Curiosités des testaments

Le peintre Neemskerk, qui fut surnommé *le Raphaël hollandais*, et qui mourut en 1574, à Harlem, légua par son testament un fonds destiné à marier, tous les ans, une jeune fille du village où il était né, à condition que le jour du mariage les gens de la rue iraient danser une ronde autour de son tombeau.

L'usage s'en conserva longtemps.

Variétés alimentaires

Depuis quelques années, les médecins prescrivent assez souvent à leurs malades le régime dit *lacté*, qui consiste à se nourrir exclusivement de lait pris en assez grande quantité. Ce mode d'alimentation, dit le *Musée des Familles*, n'est pas, ainsi qu'on pourrait le croire, nouveau dans la diététique. On peut citer comme exemple notable ce passage extrait d'un recueil publié au commencement du XVIII^e siècle :

"Quoiqu'un tempérament délicat ait obligé Molière à ne vivre que de lait pendant les dix dernières années de sa vie, il lui arrivait cependant de rester parfois cinq ou six heures à table avec les meilleurs convives et les plus grands buveurs, qui faisaient large chère pendant qu'il n'avait d'autre mets que son lait"

Un vieux usage de la barbe

L'Intermédiaire des Chercheurs nous indique un emploi de la barbe humaine, auquel ni vous, ni d'autres, n'aviez songé.

Les poils de la barbe servaient autrefois de billet et de scrutin aux magistrats allemands pour choisir leurs chefs. Les échevins d'Hardenberg, en Westphalie, s'assemblaient autour d'une table ronde, et chaque échevin se plaçait de manière que l'extrémité de sa barbe touchât le dessus de la table, au milieu de laquelle on mettait un pou que l'on chargeait de faire le choix du nouveau chef.

Le petit électeur, après avoir erré quelque temps, ne manquait point de s'arrêter à une des barbes, et cette barbe, dans le moment même, devenait barbe de consul.

"Vous voyez d'ici les airs d'importance que

prenait l'animalcule chargé de désigner le consul. C'est probablement de là que vient l'impression connue : "Fier comme un pou."

Variétés musicales

Le poids d'un morceau de piano : Un compositeur allemand a voulu estimer en poids l'effort fait par un pianiste. Il a estimé à 110 grammes le minimum de la pression du doigt pour enfoncer complètement une touche "pianissimo."

La dernière étude de Chopin, en ut mineur, renferme un passage qui dure deux minutes cinq secondes et ne pèse pas moins de 3 130 kilogrammes. Dans la *Marche funèbre* du même compositeur, il y a un passage où se rencontre toute l'échelle des nuances, depuis le "pianissimo" jusqu'au "fortissimo" ; ce passage demande un effort de 384 kilogrammes, dans l'espace d'une minute et demie ; et c'est la nuance "pianissimo" qui domine.

Il n'y a pas de sots métiers

L'Intermédiaire a recherché les métiers faits dans leur jeunesse par les savants ou les hommes de lettres de ce siècle :

Alexandre Dumas père, Pailleron, Tony Réville, Hector Malot, Varin, Camille Douces, Ad. d'Eanery, Henry Monnier, ont été clercs de notaire ; Armand d'Artois, Anicet Bourgeois, Alphonse Royer, Ed. Brisebarre, Bayard, Louis Veuillot, Ponsard et Auguste Barbier, clercs d'avoué ; Scribe et Blum, clercs d'huissier ; Jules Prével, Léon Gozlan, Esgène Manuel, Sirey, Auguste Maquet, Sardou, Jules Janin, professeurs ; H. Cogniat, médecin ; Saint-Bauve, externe à l'hôpital Saint-Louis ; Littré, interne des hôpitaux ; Michel Masson, Erckmann, Champfleury, Henry Meilhac, Cormon, Gozlan, E. Zola, commis libraires ; X. Eyma, Paul Foucher, Edmond de Goncourt, Chatrian, Edmond Cadol, Edmond Gondinet, Duvert, G. Chivot, Rochefort, H. Castille, H. Mounier, Ponsard de Terrail, X. Aubryet, employés d'administration ; L. Halé y, secrétaire du duc de Morny ; Albert Wolff, Léon Beauvalet, Louis Leroy, Th. Barbier, Th. Gauthier, peintres et dessinateurs ; Chatrian, Paul Féval, A. de Jallais, Paul de Kock, Ch. Monselet, employés de commerce ; Ch. Deslys, Couturier, Clairville, Lambert Thiboust, comédiens ; Edouard Plouvier, ouvrier corroyeur ; Dunan Mousseux, tailleur, etc.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

Sortie d'audience : — Trois mois de prison, c'est cher... seulement, au prix où sont les loyers !

Entre femmes, sur la plage : — Moi, j'adore la pêche aux moules. — Bah ! c'est bête comme tout cette pêche-là ! — Allons donc ! c'est en la patiquant que j'ai trouvé un mari.

Entre financiers : — Oui, mon cher, j'ai entre les mains une affaire magnifique et, si Dieu me prête vie... — Ah ! ça, tu empruntes donc à tout le monde.

Maud. — Et serai-je toujours heureuse ! La tireuse de cartes. — Vous n'aurez pas dans votre vie une minute de chagrin.

Maud. — Dois-je me marier ? La tireuse. — Vous enterrerez quatre maris.

A n'importe quelle adresse, sur réception de 15c nous enverrons une boîte de papeterie contenant papier à lettres, enveloppes, crayons, plumes, tablettes de papier. Qu'on se hâte. G. A & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE
A
ESCOMPTES
DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de manteaux dans les derniers styles, pour être vendus à 33 1/2 p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries — Un lot de 500 verges de garnitures de toutes sortes comprenant des passementeries en jais, en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour être vendues au quart et à la moitié du prix. Ceci est un lot réellement avantageux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour hommes pour être vendues durant cette vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et rouges, drabes et rouges, différentes largeurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix magnifique à des prix incroyablement bas. Ne manquez pas d'assister à cette grande vente qui ne durera maintenant que quelques jours

John Murphy & Cie

1781 et 1783, rue Notre-Dame, coin de la rue St-Pierre

Conditions : au comptant et un seul prix
TÉLÉPHONE 2193

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE

Le meilleur Cognac importé au Canada.



En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

Lapies Savoyan
PHOTOGRAPHES
460 RUE ST DENIS
M. J. N. LAPRES ETAIT AUTREFOIS DE LA MAISON W. NOTMAN & FILS.
— PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES —
PORTRAITS A L'HUILE, AU PASTEL, ETC ETC.
CRAYON
TELEPHONE 7283

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —

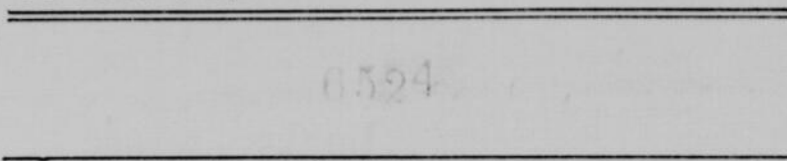
Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893	2,365,036
Fonds de réserve	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pour les enfants, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 26 fr. et demi : 19 fr. S'adresser à la Librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

Emplâtre (Souverain des Montagnes Vertes

de **GEO. TUCKER**



Nous offrons \$500.00 de récompense pour un meilleur emplâtre. Des milliers de personnes souffrantes ont immédiatement recourus aux **EMPLÂTRES SOUVERAINS DES MONTAGNES VERTES** de **GEO. TUCKER** pour le soulagement immédiat des douleurs Rhumatismales, Rognons, Matrice, Poitrine, Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal - Prix 25c

PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through **Munn & Co.** receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free. Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1.00 BOITES 5c

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTRÉAL - Tel. Bell 6313

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 25 août 1894.

35,886

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plombage et extractions des dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue Saint-Laurent, Montréal